

Une capitale de circonstance

La ville de Tours dans l'entre-trois-guerres

Gérard Foussier*



La Touraine a connu deux occupations allemandes, la première pendant la Guerre franco-prussienne de 1870, la seconde entre 1940 et 1944. A deux reprises dans son histoire, Tours aura été l'éphémère capitale d'un pays vaincu.

D'aucuns verront dans ces développements des raisons historiques, remontant même à une rivalité, à laquelle les souverains de la Renaissance ont mis fin pour faire passer le centre de gravité décisionnel du Val de Loire à l'Ile-de-France. Tours a eu droit à la reconnaissance du Vatican lors de la visite du pape Jean-Paul II en 1996 dans cette cité ligérienne considérée comme capitale religieuse des Gaules en raison du culte de Saint Martin (316-397), ce légionnaire romain devenu évêque de Tours en 371. Mais ce sont surtout les considérations géostratégiques, à mi-chemin de Paris et Bordeaux, qui expliquent qu'au lendemain des guerres napoléoniennes, dès la Monarchie de Juillet, la ville a été considérée comme une base de repli dans la perspective d'une offensive venue du

nord. Sur le plan politique et stratégique, l'ancienne capitale royale de la Touraine (du temps de Louis XI) a connu le même sort que Bordeaux en devenant « capitale de circonstance » en 1870 (pour trois jours) et en 1940 (pour quelques jours également), faisant d'elle « *le principal levier de la Résistance avant la défaite* ». Sur le plan économique et social, Tours faisait figure « *pendant la période d'entre-trois-guerres* » de grande ville moyenne (au 30^e rang en France).

Cette situation singulière a incité l'historien Thierry Vivier, petit-fils d'un préfet d'Indre-et-Loire (de 1944 à 1947), à s'interroger sur les formes de résistance dans cette région marquée par sa vocation rurale, où les paysans ont fait preuve d'un patriotisme semblable à celui des citadins,

Schreckliche Jahre

Zweimal in ihrer Geschichte wurde die Touraine von Deutschen besetzt und war Tours für kurze Zeit die Hauptstadt des besetzten Landes: während des deutsch-französischen Krieges 1870/71 und der deutschen Besatzung zwischen 1940 und 1944.

Der Historiker Thierry Vivier, Enkel eines Präfekten des Département Indre-et-Loire (von 1944 bis 1947), untersucht in seinem 2013 erschienenen Werk

Thierry Vivier
Avec la participation de Jack Vivier
Préface de François Brizay.

Touraine, années terribles

1870-1871 / 1940-1944
Châtelains et paysans
en résistances



über diese „schrecklichen Jahre“ den Widerstand der Schlossherren und der Bauern in der Region, die einen mit dem der Bewohner der Städte vergleichbaren Patriotismus unter Beweis gestellt hätten.

Ein anderes Buch (1896 erschienen) listet mehr als 7000 zeitgenössische Veröffentlichungen (Studien und fiktionale Texte) zum Krieg mit Preußen auf, aus denen der Rezensent Beispiele zitiert.

Red.

* Gérard Foussier est rédacteur en chef de *Dokumente/Documents* et président du Bureau International de Liaison et de Documentation (BILD).

des ouvriers, des étudiants et des fonctionnaires. Certes, constate l'historien, l'attitude des Tourangeaux ne fut pas unanime, une majorité pacifiste se serait même accommodée de la présence prussienne en 1870, mais la résistance face à l'ennemi à la fin de la Guerre franco-allemande servira d'inspiration aux résistants de la Seconde Guerre mondiale. Thierry Vivier fait bien la différence entre ces paysans pacifistes « *accueillant à bras ouverts les uhlands et casques à pointe de l'armée wilhelmienne* » (et refusant même d'approvisionner les conscrits français en 1870 par peur de représailles en raison de la proximité de l'adversaire) et les citoyens (héritiers d'une tradition républicaine dans les villes, berceaux du mouvement ouvrier), auteurs des premiers actes de résistance pendant l'Occupation dans les cités où bon nombre de places sont dédiées à la République et à ses grands hommes par des statues, des places, des jardins et des plaques de rues.

La campagne en résistance

Par deux fois, en recevant le gouvernement, Tours sert de refuge à un peuple français en exode, par deux fois (comme sur l'ensemble du pays), la Touraine connaît simultanément « *le sursaut et l'infamie, l'endroit et l'envers, le souffle de la vie de la Résistance et le zéphyr de la collaboration* ». Mais les deux tragédies, à 70 années d'intervalle, contrastent par leurs dénouements respectifs : défaite, humiliation et soumission à l'Allemagne de Guillaume 1^{er} en 1871, dynamique euphorique de la victoire sur l'Allemagne nazie, libération et liesse collective en 1944. Autre comparaison : 1870 et 1940 ont ceci de commun que la France change de régime et que deux officiers généraux sont désignés pour redresser le pays (le général Trochu, nommé chef du gouvernement de Défense nationale de la Troisième République après la capture de l'empereur Napoléon III et la fin du Second Empire ; et le maréchal Pétain, recevant les pleins pouvoirs comme président du Conseil après la démission de Paul Reynaud).

Point de convergence de six lignes de chemin de fer, la capitale tourangelle (« *citée paisible, voire endormie* ») devient, avec l'afflux de réfugiés venus de Paris et du Nord de la France, « *une ville grouil-*

lante de monde et cosmopolite ». L'évêque de Tours, Mgr Chevalier, va même jusqu'à la comparer à « *une ville balnéaire et touristique, où maisons et hôtels sont pris d'assaut et où cohue, promiscuité et fourmillement d'activités provoquent un remue-ménage interminable* ». Thierry Vivier résume : Tours passe alors, en 1870, « *du stade de ville régionale enclavée à celui de métropole cosmopolite au rayonnement hexagonal et international* ». En décembre 1870, la Touraine est envahie par les troupes prussiennes jusqu'au début du mois de mars 1871, dix semaines d'occupation au cours desquelles les soldats ennemis, relativement en sécurité dans la ville de Tours, font face à une guérilla larvée dans les campagnes environnantes.

En 1940 (comme en 1870), la Touraine est divisée en une zone occupée et une zone libre, avec une ligne de démarcation qui fera l'objet des premières formes de résistance lors des passages clandestins de prisonniers évadés, de ressortissants juifs et de toutes les personnes traquées désirant se réfugier en zone sud pour s'y camoufler et trouver le chemin de la liberté. Tours, carrefour ferroviaire de première importance, devient en ces années de guerre la cible privilégiée des bombardements allemands (et des bombes alliées à partir de 1943).

L'auteur cite de nombreux témoignages qui illustrent les exemples peu connus de résistance rurale spontanée, de la part des paysans et des châtelains, nombreux dans la région. Il décèle deux formes de combat : l'héroïsme symbolique des aristocrates locaux, « *animés d'un code de l'honneur hérité d'un autre âge* », qui font don de leur personne et organisent une résistance morale et opérationnelle dans leurs châteaux ; et un engagement collectif des ruraux, qui nouent des liens de solidarité altruiste et de sympathie : « *Le châtelain est au centre et le château s'apparente souvent au cœur du réseau de résistance* », laissant les paysans graviter autour de ce noyau central, « *comme si le monde rural restait en dehors de la modernité industrielle et urbaine tout en étant vecteur de principes surannés émanant de l'Ancien Régime* » – les descendants de la chouannerie sous l'étendard de la République.

Pour Thierry Vivier, les officiers prussiens de 1870 et allemands de 1940 ont en tout cas « *succombé aux charmes des châteaux de la Loire* », se

comportant parfois en touristes (avant de s'installer dans les châteaux) après des combats de longue haleine dans le « Jardin de la France ».

Le livre propose en annexe un texte de synthèse fort intéressant sur la mémoire de la guerre de 1870 en Touraine, une guerre « *presque complètement sortie de la mémoire collective des Français* » en raison de sa durée (pas plus de six mois), mais aussi par rapport aux sacrifices humains de la Grande Guerre et à l'intensité des combats lors des deux guerres mondiales du 20^e siècle. Sans oublier qu'il s'agissait en 1871 d'une importante défaite pour la France (avec notamment l'annexion de l'Alsace-Moselle et la naissance d'un empire allemand unifié proclamé solennellement dans la galerie des glaces du château de Versailles). Par ailleurs, les monuments liés au conflit de 1870 ont été érigés essentiellement sur le théâtre des opérations militaires, donc dans l'Est, le Nord et une partie du Centre de la France. Les sépultures militaires ne concernent que 36 départements, dont l'Indre-et-Loire, et 1 438 communes, même

si le traité de Francfort du 10 mai 1871 stipule que « *les deux gouvernements s'engagent réciproquement à faire respecter et entretenir les tombes des soldats enlevés sur leurs territoires respectifs* ».

Les règles de conservation des tombes de soldats tombés pendant la Guerre franco-prussienne datent de 1873, mais elles tiennent compte d'une loi de 1804 qui imposait un délai de cinq ans pour procéder aux exhumations, lesquelles commencèrent donc seulement en 1876 pour regrouper les morts français et allemands dans des concessions perpétuelles. Pour la Touraine, cela s'est traduit par des sépultures dans 12 communes du département d'Indre-et-Loire pour les 766 Français et les 64 Allemands tombés pendant les combats. A Cinq-Mars-la-Pile, à une quinzaine de kilomètres de Tours, une seule victime est inhumée dans le cimetière de la petite commune : un soldat allemand.

Thierry Vivier, *années terribles*. Anovi – Fabrica Libri, Turquant, 2013, 341 pages.

Les romanciers de 1870

Dès les premiers jours du conflit, historiens et romanciers se sont intéressés à la Guerre franco-prussienne. Une *Bibliographie générale* parue en 1896 fait état de 7 000 références (études et textes romanesques). Dès la déclaration de guerre en juillet 1870, la presse populaire s'empare du sujet. *Le Petit Moniteur* publie un texte sur les *Français à Berlin* de Pierre Ponson du Terrail (1829-1871) – auteur de *Rocamboles* – qu'il ne terminera pas, suite à la capitulation de Napoléon III. *Le Petit Journal* propose à ses lecteurs un feuilleton intitulé *La route de Berlin*, qui ne sera pas non plus achevé. Même s'il convient de faire la part des choses dans toutes ces publications, il ressort de cette production que les romanciers français ont contribué à changer l'image du voisin allemand, jusqu'ici considéré dans la littérature comme un intellectuel amoureux des arts, désormais présenté comme un « ogre », une « brute épaisse » et un « barbare sanguinaire ».

Après la défaite de septembre, les romanciers se tournent vers les héros populaires, les francs-

tireurs dans les contrées occupées et les vaillants soldats dont ils font des exemples pour les générations à venir. Les mutilés et autres victimes n'ont pas droit au chapitre, la mort laisse la place à l'héroïsme, les plaintes des populations sont couvertes par les chants patriotiques. Guy de Maupassant (1850-1893) acquiert ses lettres de noblesse littéraire en 1880 avec *Boule de suif*, l'histoire d'une jeune prostituée qui se refuse à un officier prussien dans une auberge de Normandie, mais qui cède sous la pression des voyageurs d'une diligence, retenus prisonniers par le soldat tant qu'il n'aura pas eu gain de cause.

Ce ne sera pas la seule nouvelle sur le sujet de la guerre publié par cet auteur marqué par la fuite devant l'ennemi, lorsqu'il se battait dans les rangs de l'armée française. Dans les vingt textes écrits entre 1878 et 1891, il est question de mœurs, de guerre, de résistance, d'hypocrisie. Emile Zola (1840-1902) sera lui aussi l'historien du conflit dans son roman *La débâcle*, publié en 1892. Il y dénonce la guerre, jusqu'à se faire accuser d'antipatriotisme.